

LES DEUX MONTRES.

Monsieur de St.-Alban, riche propriétaire, avait deux filles dont les goûts ne se ressemblaient pas plus que les traits du visage. Clarisse, l'aînée, avait une taille élégante et une figure distinguée; mais elle gâtait tous ces heureux dons de la nature, par des minauderies continuelles, de ridicules manies, et surtout par une nonchalance insupportable et la prodigalité la plus folle. Amélie, au contraire, sa cadette d'un an, cachait, sous la plus grande modestie, une prudence et un discernement qui, plus d'une fois, lui avaient donné sur sa sœur de grands avantages. Briller et se faire remarquer, telle était la devise de l'une; observer et mettre tout à profit, étaient la jouissance de l'autre.

On touchait au renouvellement de l'année, à cette époque si chère à l'adolescence, où
des

des cadeaux de toute espèce sont le salaire du travail et de la bonne conduite, mais trop souvent aussi l'effet dangereux d'une aveugle tendresse et de l'ostentation.

M. de St. Alban, dont le caractère vif et minutieux égalait la bonté du cœur, conduisit ses deux filles dans une des plus riches boutiques d'horlogerie de Paris, et leur dit de choisir chacune une montre. Clarisse, parcourant des yeux les plus brillantes, fixa son choix sur une très-petite, dont l'entourage en diamans l'avait éblouie; et sans s'assurer que cette montre fût bonne, et malgré les observations qu'on lui fit à cet égard, elle persista dans son choix, et attacha aussitôt le fragile bijou à une chaîne d'or qu'elle portait à son cou.

Amélie, au contraire, ne voyait dans l'offre de son père que l'avantage de savoir fidèlement l'heure à laquelle il avait l'habitude de faire telle ou telle chose, et par ce moyen de l'empêcher d'attendre jamais un seul instant, et de ménager son impatience qui était extrême.

extrême. Elle se borna à prier l'horloger de lui donner une montre simple, mais dont le mouvement fût invariable. Le marchand la servit au gré de ses désirs, et lui remit une montre dont tout l'ornement consistait dans la sûreté du mécanisme. La jeune personne l'attacha de même à une chaîne des cheveux de son père, qu'elle ne quittait jamais. Quelques jours après, Clarisse se fit attendre au déjeuner qui avait lieu à dix heures précises: il fallut l'aller chercher dans sa chambre, et lorsqu'à son apparition, M. de St.-Alban lui eut fait quelques reproches, elle répondit, avec sa nonchalance accoutumée: «C'est que ma montre retarde.»

Peu de temps après, M. de St.-Alban, devant réunir à dîner plusieurs de ses amis, dont quelques avaient des fonctions importantes qui les obligeaient de se rendre à une heure précise, recommanda à ses deux filles de faire leur toilette de manière qu'elles parussent dans le salon à quatre heures sonnantes. Amélie, dont la montre était exacte, s'y rendit avant l'heure indiquée, et reçut,

avec

avec sa grâce ordinaire, les amis de son père, qui tous furent fidèles au rendez-vous. Quatre heures sonnèrent, Clarisse n'avait pas encore paru; M. de St.-Alban, surpris et d'une pétulance qu'il ne pouvait réprimer, monte à l'appartement de sa fille, et la trouve occupée à son piano, dans le plus grand négligé, et ne songeant aucunement à se préparer pour paraître au dîner. «Eh quoi, ma fille, lui dit-il, vous êtes encore dans votre habit du matin? — Oh, mon père! répondit-elle nonchalamment, j'ai plus de temps qu'il ne me faut: il n'est pas encore trois heures. — Il en est quatre sonnées, reprit vivement M. de St.-Alban, et nous allons nous mettre à table.» En disant ces mots, il sortit brusquement, et laissa Clarisse qui, pour toute réponse, répétait: «*C'est que ma montre retarde.*» Cependant elle s'habille à la hâte; mais comme la coquetterie était un de ses défauts habituels, elle ne parut au repas qu'au moment où l'on allait servir le dessert, répétant à tous ceux qui lui témoignaient le regret de ne la voir qu'un

qu'un instant: "Excusez-moi, Messieurs, c'est que ma montre retarde."

M. de St.-Alban, dont le caractère bouillant ne pouvait s'accommoder de cette insouciance, et surtout du ton de bégueulerie qui l'accompagnait, se promet de donner à Clarisse de fortes leçons, et d'attaquer son amour-propre en même temps que sa sensibilité.

Il avait, auprès du château de St.-Cloud, une maison de campagne où l'élégance le disputait à la richesse. C'était, tous les dimanches, le rendez-vous d'une société nombreuse et choisie. Plusieurs personnes que leurs occupations ne rappelaient pas à Paris le lundi matin, y restaient souvent à coucher, et le lendemain il était d'usage d'aller déjeuner à une ferme qui se trouvait auprès du village de Ville-d'Avray, dont le site offre un aspect et une variété ravissante, et qui surtout est embelli par des bois spacieux et percés avec art. M. de St.-Alban, qui avait en tête son projet, prévint le soir toutes les personnes qui devaient être de cette promenade, qu'afin

qu'afin d'éviter la chaleur, on partirait à huit heures précises. Il recommanda aux domestiques, et surtout à Amélie, de laisser faire Clarisse, et se contenta de lui répéter au moment où elle fut se coucher: «Surtout, ma fille, soyez prête à partir avec tout le monde; n'oubliez pas que c'est à huit heures, et que je n'attends jamais.» Clarisse, qui comptait étaler le lendemain une élégante toilette du matin, monta sa jolie montre avec la plus grande précaution, la mit à l'heure sur la pendule du salon, et se retira dans son appartement avec sécurité. Mais le joli bijou, dérangé dans ses mouvemens par la négligence continuelle que mettait à le monter la jeune indolente, retarda cette nuit-là plus encore qu'à l'ordinaire. Au moment où Clarisse se réveilla, la montre perfide n'indiquait que six heures, tandis qu'il en était huit passées. Elle se rendormit donc tranquillement, et ne se réveilla qu'à l'instant où sa montre marquait près de huit heures. Elle se jette hors du lit, s'habille promptement et descend au salon; mais quelle fut sa surprise

prise d'apprendre qu'il était près de dix heures, et que tout le monde était parti depuis longtemps! Elle gémit, elle pleure, maudit cent fois la montre-charmante, invite les domestiques à la conduire, même à pied, à la ferme de Ville-d'Avray, où la société se trouvait réunie; mais des ordres contraires avaient été donnés: il fallut se résoudre à attendre, et à se voir privée de cette délicieuse promenade.

Enfin M. de St.-Alban rentra sur les quatre heures, accompagné de tous ses amis et d'Amélie, sur la figure de laquelle brillait une joie très-remarquable, ce qui annonçait qu'il lui était arrivé quelque agréable aventure. Oh! ma sœur, lui dit Amélie en l'abordant, combien tu as perdu de ne pas être de la partie! jamais je n'en ferai de plus aimable, et surtout de plus heureuse.... Là-dessus elle lui raconta qu'en se promenant dans les bois de Ville d'Avray avec son père, ils avaient aperçu de loin la chasse de l'Empereur, à laquelle assistait une grande partie de la cour, ce qui remplissait tous les envi-

rons des fanfares les plus gaies, des courses les plus curieuses; qu'attirés par le désir de voir de près la halte, ils traversèrent d'épais taillis, et découvrirent, au milieu d'une grande salle de verdure, une jeune dame en amazone, que son cheval venait de désarçonner, et qui paraissait être sans connaissance. Nous courons à elle, j'ajouta Amélie; je la prends dans mes bras, je relève sa tête charmante, je réchauffe ses mains glacées contre mon sein: bientôt elle reprends ses sens, ouvre les plus beaux yeux du monde, et pour m'exprimer sa reconnaissance des secours que j'avais eu tant de plaisir à lui donner, elle détache de son col cette chaîne d'or à laquelle est suspendu ce portrait du monarque, entouré de brillans, et me dit, avec l'expression la plus aimable: «N'oubliez pas, toutes le fois que vous regarderez cette image d'un grand homme, que vous avez secouru l'une de ses sœurs.....» A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'un grand nombre d'officiers et de seigneurs accoururent, entourèrent la princesse qui voulut absolument savoir

voir mon nom, celui de mon père, l'endroit précis de notre maison de campagne, et nous dit en montant en voiture: « J'irai demain, aimable et généreuse Amélie, vous remercier des soins dont vous m'avez comblée, et qui jamais ne sortiront de mon souvenir.,»

Ce récit mit le comble aux regrets de Clarisse qui dès ce moment quitta sa montre brillante, et jura de ne la porter de sa vie. Mais son dépit et son chagrin augmentèrent bien plus encore, lorsque le lendemain la princesse vint en effet, accompagnée de plusieurs dames de sa suite, et renouvela à Amélie l'honorable expression de sa reconnaissance. Elle lui dit qu'elle voulait la recevoir dans son palais à Paris, et qu'elle ne se croirait quitte envers elle, que lorsqu'elle aurait eu le bonheur de la marier à quelqu'un de ses officiers.

Clarisse à ces mots sentait redoubler ses regrets, et répétait tout bas: „Faut-il que ma montre ait ainsi retardé!...„ La princesse, qui s'aperçut de son trouble, demanda qui

elle était : « C'est ma sœur, reprit Amélie, que j'ai l'honneur de présenter à votre altesse. — Il paraît, ajouta la princesse, que mademoiselle n'aime pas la promenade ? — Pardonnez-moi, madame, reprit M. de St.-Alban, en regardant sa fille avec un sourire ironique : « c'est que sa montre retarde . . . , » La princesse se fit expliquer cette énigme, s'amusa beaucoup du trouble de Clarisse, l'invita à changer sa jolie montre, qui l'avait si cruellement trahie, contre une autre plus simple, mais plus exacte, et lui dit, avec la plus touchante bonté : « Je donne demain à déjeuner à votre charmante sœur, au lieu même où j'ai reçu d'elle les plus tendres secours ; j'ose croire que vous voudrez bien l'accompagner, et de crainte que votre *montre ne retarde encore*, j'invite l'aimable Amélie à vous donner la sienne qui paraît très-bonne, et la prie d'accepter en échange celle que je porte à mon cou, et qui jamais n'a varié d'une minute . . . » En donnant à Amélie cette dernière marque de sa munificence, la princesse regagna sa voiture, et laissa

Clarisse

Clarisse convaincue, que souvent les momens que nous ravit la paresse, eussent été les plus heureux de notre vie, et que la nonchalance et la bégueulerie ne peuvent jamais produire que des privations et des regrets.

LA PETITE-VÉROLE.

Nos penchans et nos goûts changent avec l'âge; tels qui s'aimèrent dans l'enfance, se traitent avec froideur devenus adolescents, et finissent quelquefois par se haïr dans l'âge mûr. Cette pénible idée, fondée trop souvent sur l'expérience, nous avertit de nous tenir en garde contre nos affections, et de laisser à nos parens le soin de nous diriger dans le choix de nos premières liaisons.

M. de Beauvallon, dont l'immense fortune égalait les hautes dignités, habitait le premier et le second étage d'un hôtel de Paris, dont le